



Éric Gauthier

Éric Gauthier a grandi en Abitibi, étudié à Ottawa et voyagé un peu, mais pas assez. C'est un homme qui cultive ses obsessions. Ses nouvelles de fantastique et de science-fiction lui ont valu un prix Aurora, un prix Boréal et deux prix Solaris. Ses contes l'ont entraîné en France, en prison et au Yukon. Il consacre ses temps libres au domptage de caniches de mer et à la surveillance des pigeons.

Méto

Quand vous vous trouvez sous terre et que votre train arrive, surtout ne regardez pas votre reflet sur le flanc des wagons.

* * *

Jacques était un gars ordinaire, à peu de détails près. Il était fasciné par l'allure des choses. Quand il avait commencé à fumer, c'était pour la beauté des volutes qui s'échappaient de chaque cigarette. Maintenant, il fumait pour la nicotine, comme tous les fumeurs.

Il avait déjà été superstitieux. Il avait lu des livres sur le tarot, la magie et les manifestations surnaturelles. Il aimait penser qu'il y avait peut-être une signification derrière les détails les plus banals de l'existence. Puis ça lui était passé, comme bien des choses.

Jacques travaillait comme ingénieur pour la Noranda, une grande compagnie minière ayant d'abord ouvert ses portes en Abitibi. Il travaillait pour le centre de technologie de Pointe-Claire et habitait à Montréal, même si c'était un peu loin. Il avait toujours vécu à Montréal... jusqu'à ce qu'on l'expédie à Rouyn-Noranda pour un an, question de mettre en place une nouvelle technique de production à la fonderie là-bas. Jacques n'avait ni femme ni enfants; il était donc mobile. Il partit à

contrecœur, redoutant de passer un an dans une si petite ville sans Spectrum, sans Plateau Mont-Royal, sans bonnes discothèques *underground* et sans métro.

Comme il s’y attendait – ou peut-être parce qu’il s’y attendait –, au début, il s’ennuya à mourir.

L’hiver vint beaucoup trop vite. On aurait dit que, chaque matin, le banc de neige devant son appartement s’était encore élevé de trois pouces. Jacques marchait toujours jusqu’au travail, même par ces jours de froid les plus intenses où le ciel sans nuages était d’un bleu cruel. Ces matins-là, tache noire sur le paysage, il se sentait comme un insecte pris dans un bloc de glace sèche.

Il finit bien par s’établir une routine. Le matin, il partait travailler. Le midi, il dînait à son bureau, puis allait jaser avec les autres fumeurs, le temps d’une cigarette ou deux. Le soir, il soupait chez lui pour ensuite s’emmitoufler et sprinter jusqu’au Cabaret de la dernière chance. Il y allait autant pour le nom que pour l’atmosphère. C’était à une autre époque, il faut le dire, avant que La Moderne ferme ses portes et que sa clientèle déménage au Cabaret.

C’est au Cabaret que la chance de Jacques tourna, un soir de fin janvier. Il était assis au bar, à contempler une fille dans le miroir derrière les bouteilles et à se sentir vieux. La fille était belle; pas parfaite, pas époustouflante, mais belle d’une beauté facile. Elle

avait un sourire délicieux. Jacques lui en voulait d’être si belle et si heureuse, comme si elle appartenait à un monde auquel il n’avait pas accès.

Il la vit bientôt se lever, dire au revoir à ses amis qui parlaient sûrement se coucher, puis venir commander quelque chose au bar. Dans le miroir, leurs regards se croisèrent et Jacques se figea. Ils s’observèrent en silence jusqu’à ce qu’elle dise: « Je suis ici, pas là » et, là-dessus, ils commencèrent à jaser. Ils se posèrent des tas de questions, se racontèrent des histoires de fantômes et jasèrent jusqu’à ce qu’on les jette dehors à trois heures et demie du matin.

Elle s’appelait Chantal, terminait ses études en communication, vivait seule, et Jacques la trouvait fascinante. Avant de se quitter, elle lui donna son numéro de téléphone. Jacques, se rappelant combien il s’était senti vieux plus tôt au bar, lui dit: « T’es pas un peu jeune pour moi ? » Elle lui répondit: « Toi, t’es pas un peu jeune pour te trouver vieux ? »

Deux semaines plus tard, ils avaient l’impression de s’être connus depuis toujours. Elle passait presque toutes ses nuits chez lui.

Le reste de l’année fila trop vite. En hiver, ils patinaient souvent sur le lac Osisko. Au printemps, on les voyait marcher de long en large dans la ville. En automne, ils allaient parfois s’asseoir sur le bord du lac, dans l’une des coupes de la fontaine qui était

asséchée en prévision de l'hiver. Je les y ai vus, une fois, et ils formaient un si beau couple que je leur ai laissé la fontaine.

Quand vint le temps pour Jacques de retourner à Montréal, Chantal le suivit. Elle emménagea dans son appartement près de la station Lucien-L'Allier et commença à se chercher un emploi.

Elle n'était venue à Montréal qu'une seule fois auparavant, dans une Ford Escort louée avec une amie. Pour elle, Jacques jouait au guide touristique et se surprenait à y prendre goût. Il commençait à réaliser l'influence qu'avait l'amour sur la géographie. En amour, les distances n'étaient plus les mêmes et les lieux prenaient de nouvelles significations. Plus encore: en amour, Jacques se remettait à croire à la magie et au destin.

Chantal était particulièrement impressionnée par le métro. Ça amusait Jacques, qui avait toujours tenu ça pour acquis. Pourtant, elle lui posait des questions auxquelles il ne pouvait pas répondre. Qu'est-ce qui produisait ces trois notes qui accompagnaient toujours le départ d'un train? Pourquoi les gens se tenaient-ils si près du bord?

Après une année d'absence, Jacques se sentait capable de remettre le métro en question. Il trouvait maintenant étrange de voir les gens, à l'heure de pointe, s'entasser devant les rails sur cinq, six ou sept rangées. Dans la rue, ces mêmes gens se méfiaient de quiconque les approchait, ne serait-ce que pour leur demander l'heure. Dans le métro, ils semblaient tout

ignorer du gouffre devant leurs pieds et de la masse impatiente derrière eux. La vie montréalaise était un curieux mélange de méfiance et d'insouciance.

Une fois, Chantal lui fit remarquer leur reflet sur le flanc d'un train qui arrivait. Elle regardait son image qui sursautait, s'éloignant et s'approchant selon qu'elle apparaissait dans une vitre ou sur la paroi métallique d'un wagon. Chantal était fascinée comme par la danse d'une flamme. Le train, en s'arrêtant, brisa l'enchantement. Elle dit, perplexe: «C'était pas moi, ça. Est-ce que j'ai vraiment l'air de ça?» Jacques ne sut pas quoi répondre.

* * *

Le premier signe lui vint un soir dans le Vieux-Port. Elle s'était proposée d'aller chercher de la crème glacée pendant qu'il grillait une cigarette. Elle n'aimait pas le regarder fumer. Alors qu'il observait les gens, il la vit soudain au loin, immobile, parmi le va-et-vient des passants. Il la perdit de vue, la revit, la perdit encore... Il voulut la rejoindre, mais la foule semblait l'avoir avalée. Confus, il retourna chez Ben & Jerry's; Chantal était là qui l'attendait. Elle affirmait n'avoir pas bougé de là.

Est-ce qu'elle lui mentait? Jacques finit par se convaincre que c'était lui qui avait mal vu. C'était la meilleure explication, non?

* * *

Deux semaines plus tard, ils se trouvèrent séparés pour la première fois depuis leur arrivée à Montréal. Une amie d'enfance avait pris contact avec Chantal et l'avait invitée à lui rendre visite à Québec. Chantal avait tout de suite accepté. Jacques, débordé de travail, dut se résoudre à rester seul à Montréal pour une semaine.

Ils prirent le métro pour se rendre au terminus et, encore une fois, Chantal contempla son reflet sans rien dire. C'était devenu une habitude. Avant d'embarquer, elle dit à Jacques : « On dirait qu'elle me regarde. » Il sourit : « T'as juste à pas la regarder, toi. »

Elle devait revenir le dimanche au soir, mais, pour lui, dimanche aurait bien pu être l'an prochain.

La nuit du vendredi, il se réveilla brusquement sans comprendre pourquoi. Il cherchait le cadran du regard lorsqu'il sentit une présence au pied du lit. L'obscurité était presque totale, mais il lui sembla distinguer une silhouette familière. C'était elle ! C'était Chantal qui était venue le rejoindre plus tôt que prévu pour lui faire une surprise ! Heureux, il tendit la main pour effleurer son visage... et ne rencontra que du vide. Il cligna des yeux, tout confus. Il ne sentait plus aucune présence dans la pièce.

Aussi troublé qu'il l'était, il n'eut d'autre choix que de se rendormir. Ce n'est qu'une fois sous la douche, le lendemain, qu'il se remémora sa visite nocturne.

Une angoisse soudaine s'empara de lui. Par deux fois, il avait aperçu Chantal alors qu'elle n'était pas là. Et si c'était un présage ? Voir le double de quelqu'un, c'est souvent de très mauvais augure. Il en avait déjà entendu parler ; c'est connu, historiquement, c'est documenté, les Allemands ont même un nom pour ça : *doppelgänger*. Une telle apparition est souvent considérée comme le signe d'une mort imminente.

Mais croyait-il vraiment à ce genre de choses ? Alors qu'il se posait la question, sa main s'empara du téléphone. Il composa le numéro de l'amie de Chantal à Québec et lui raconta ce qui lui passait par la tête : qu'il partait pour Québec parce qu'il mourait d'envie de revoir Chantal et qu'il ne fallait rien lui dire.

Il loua une voiture et passa tout le trajet partagé entre la peur et un fort sentiment de ridicule. Il aurait voulu croire qu'il s'en faisait pour rien, mais ne pouvait s'empêcher d'imaginer le monde entier comme un piège avec Chantal en son centre.

Chantal, une fois revenue de sa surprise, se montra ravie de la présence de Jacques. Son amie s'accommoda de la situation. Tous trois passèrent une journée des plus agréables – du moins, en apparence. Intérieurement, Jacques avait les nerfs à vif. Il se montrait attentionné vis-à-vis de Chantal au point que c'en était maladif. Il comprenait maintenant qu'il aurait fait n'importe quoi pour la protéger, mais si on croyait les présages, son destin était fixé. Que pouvait-on faire contre le destin ?

En sortant d'un restaurant, ils constatèrent que la soirée avait tourné à l'orage. Personne n'avait apporté de parapluie. La voiture louée était stationnée à sept pâtés de maisons plus loin. Jacques, horrifié, vit les deux femmes s'élancer en courant dans les rues rendues glissantes par la pluie. Chantal l'attrapa par la main et l'entraîna dans sa course en riant. Les voitures semblaient surgir de nulle part, dissimulées derrière des rideaux de pluie. À tout moment, Jacques redoutait de croiser le regard de l'autre Chantal, du double annonçant l'arrivée du malheur.

Il vit deux phares qui approchaient très vite. Il fonça contre Chantal et sentit, juste derrière lui, le passage d'un gros véhicule. Il transforma son geste en une étreinte passionnée. Chantal ne sut rien du danger tout juste évité.

Jacques la conduisit à Montréal le lendemain, le cœur un peu plus léger. Le sentiment de fatalité qui l'avait habité jusque-là le quittait peu à peu. À quelques reprises, Jacques voulut parler à Chantal de la prémonition qu'il avait eue, dans l'espoir qu'ils puissent en rire tous les deux. Il n'en fit rien.

Ils furent inséparables durant les jours qui suivirent. Chantal le traînait partout : concerts en plein air, discothèques, boutiques de vêtements, pièces de théâtre... En voulant apprivoiser la ville, elle le menait dans des recoins que lui-même ne connaissait pas.

C'est ainsi qu'un soir, ils se trouvèrent, perplexes, devant une carte de la ville, en attendant l'arrivée du métro. Tout en mémorisant le trajet à suivre, Jacques pensait à tous les gens qui avaient dû se tenir à cet endroit précis avec la même expression sur le visage. Il pensait aux milliers de gens qui avaient parcouru ces tunnels au fil des ans, usant le sol de leurs pas, laissant le fantôme de leur tête sur les murs au-dessus des bancs par une lente érosion. Il pensait à tous ceux qui s'étaient perdus, et à tous les malheureux qui étaient passés sous les roues...

Il entendit le tonnerre d'un train qui arrivait. Un dernier coup d'œil à la carte et...

Quelqu'un hurla. Les gens paniquaient et il ne voyait Chantal nulle part. Il se battait pour la rejoindre, marchait à contre-courant. Quelqu'un était tombé, c'était clair. L'angoisse qu'il avait ressentie à Québec lui revient dix fois plus intense.

Puis il l'aperçut. Elle lui prit la main sans mot dire. Elle avait l'air blême. Elle devait avoir tout vu, la pauvre. Jacques l'entraîna jusqu'à la sortie. Ils marchèrent en silence.

Rendue à l'appartement, elle n'avait toujours rien dit. Jacques l'allongea sur le lit, éteignit la lumière et s'étendit à côté d'elle, tout habillé. Il lui parla doucement, mais quelque chose n'allait pas. Elle le regardait, mais il ne la reconnaissait pas derrière ce regard. Il la secoua légèrement, puis plus fort. « Parle-moi.

Parle-moi, dis-moi que ça va bien ! » Elle le fixait ; son expression était indéchiffrable. Jacques se sentait malade. Ce n'était pas elle, ce n'était pas Chantal, ce n'était pas elle...

Lorsqu'elle ouvrit la bouche pour lui répondre, c'est le tonnerre du métro qui en sortit.

* * *

Quand vous vous trouvez sous terre et que votre train arrive, surtout ne regardez pas votre reflet sur le flanc des wagons.